

Géraldine Philippe

L'identité, question de savoir *

*L'être humain n'est pas un animal solitaire,
il a horreur du vide, quoique...*

Pas un jour sans que les médias ne se fassent l'écho appuyé d'une revendication identitaire, le plus souvent collective mais aussi parfois individuelle.

Sans doute pouvons-nous y lire les manifestations réactionnelles de résistance aux poncifs lénifiants d'une politique libérale ultraglobalisante, pour le moins ennuyeuse et débile, qui consiste à réfuter les modalités particulières de jouissance non conformes à ses principes du moment, pour les substituer à ses propres valeurs morales aussi éphémères que les étoiles filantes, la poésie en moins. Sous couvert d'imagination, toujours justifiée par la sacro-sainte idée de progrès – notre Souverain Bien moderne –, cette agitation frise aujourd'hui comme jamais l'obtusion ordonnée de la discrimination.

Signe d'un temps où la girouette des promesses de bonheur du discours capitaliste tourne à la vitesse de la lumière, étourdissant au passage un prolétaire affolé qui n'en peut mais, dont le désir asphyxié tente une sortie par les communautarismes où le régime du Un soulage pour un temps sa question existentielle.

Sans doute ces standards, présentés comme des universels circulant d'un bout à l'autre de la planète, favorisent-ils la stratégie du repli identitaire, mais, que ce soit en horde sauvage ou de manière plus élaborée, les êtres parlants ont toujours éprouvé la nécessité de faire groupe pour affirmer leur identité. À croire qu'un tout seul ne

* Intervention à la soirée préparatoire aux journées de décembre, à Paris, le 10 septembre 2007.

parviendrait pas à s'en assurer est un signe que les identifications n'occupent pas tout le champ de l'être.

Le groupe, qui commence par la famille et l'école, non seulement accorde la reconnaissance cherchée à celui qu'il accueille mais le constitue dans les valeurs identitaires qui le soutiennent ; mais il peut à l'occasion aussi bien le rejeter, s'il s'éloigne un peu trop de ses critères.

Qu'il s'agisse de religion, de politique, de philosophie ou même de sexualité, ces communautés se constituent toujours sur le même mode : autour d'un signifiant – le plus souvent une valeur idéologique incarnée par un leader –, par le biais duquel chaque membre trouve à s'identifier au moins à un point du groupe et à s'assurer de son fantasme à la manière du cogito.

L'identité au sens large est donc une façon de s'affirmer et de se distinguer comme être pour un autre. Cette identité-là, faite d'identifications juxtaposées, donne une consistance à l'être du sujet et lui facilite le lien social. Dans cette époque d'accélération où le présent est déjà du passé, ce serait peut-être à un universel de l'instant – qu'Andy Warhol avait d'ailleurs fort bien anticipé en déclarant que tout le monde, un jour, aurait son quart d'heure de célébrité – que répondrait l'affirmation identitaire.

Mais, comme le faisait si justement remarquer Freud à propos de ce qu'il épingle comme la position de « belle âme » de Dora, cette clameur identitaire s'appuie sur un discours qu'elle dénonce sans toutefois chercher à savoir comment elle contribue par ses agissements à l'alimenter et donc à le renforcer.

L'objection première au Un, c'est le malentendu. L'être humain est effet du langage si bien qu'il peut bien lui arriver à l'occasion de décliner tout ce qui l'identifie – patronyme, téléphone, religion, politique, profession, sexe ou même sexualité –, le mystère de son être reste intouché.

Mais surtout inexactitude au regard d'un détail laissé de côté, pourtant essentiel, puisqu'il oriente le destin de l'humain de façon si radicalement différente des autres vivants : il est d'abord et avant tout un être parlant. Comme dans la nouvelle d'Edgar Poe, « la lettre volée » bien en évidence sur la cheminée n'est cependant pas aperçue. Celui qui la découvrira aura dû pour cela se défaire de ses évi-

dences et procéder par déduction logique pour arriver à la conclusion qu'elle ne peut être que là.

Freud invente l'inconscient, mais s'arrête sur « l'anatomie c'est le destin ». Sa butée sur le roc de la castration est la résultante de ce qu'il ne donne pas toute sa portée au concept d'inconscient. Là où Freud ne fait que supposer l'inconscient, Lacan le pose et fait de la cure une offre de savoir ce que l'inconscient lui fait comme destin, à ce sujet.

Tout ce que la science via le discours capitaliste tend à homogénéiser vient buter sur ce qui est hétérogène, singulier. Le plus souvent, le sujet le stigmatise comme un défaut dans sa carapace identitaire, une faute, un manque à être, alors que cette inconsistance tient à la structure du langage. Certes, le talon d'Achille lui a coûté la vie, mais ne pouvons-nous pas, au-delà du mythe, y lire que sans son talon, Achille ne serait plus tout à fait identique, non pas à lui-même, mais à Achille comme lettre.

La lecture marxiste du système capitaliste est intéressante du point de vue de la psychanalyse, car elle est structuraliste en ceci qu'elle met en valeur quelque chose qui n'était pas apparu jusqu'alors. Avec l'absolutisation du marché, le travail a un prix. Le prix du travail – valeur d'échange – comporte une part non payée – la plus-value –, ce qui est cohérent avec le fonctionnement de la logique du discours capitaliste.

Si on substitue dans notre champ le travail à la jouissance, Lacan nous dit qu'« on y est couillonné jusqu'à la garde », car « la *duperie* de la conscience tient à ceci, qu'elle sert à quoi elle ne pense pas ». Il ajoute une définition précise de la dupe : « C'est quelqu'un que quelqu'un d'autre exploite. »

Dans un passage du Séminaire « D'un Autre à l'autre », J. Lacan nous explique que le discours capitaliste articulé ainsi « entraîne une certaine position du *Je* dans le système. Quand ce *Je* est à la place du travailleur, ce qui est le cas de plus en plus général, ladite position comporte une revendication concernant la "frustration du travailleur" ». Cela veut dire que la frustration est relative à la revendication pour autant qu'elle est reconnaissance de la plus-value en question. Il s'agit là d'un certain rapport au savoir scientifique dont

J. Lacan souligne que « le travailleur, sorte de lieu sacré, est la vérité du système sous sa forme conflictuelle ». Ce travailleur symptôme révèle que le savoir a un prix qui est non pas le prix du travail mais celui de la renonciation à la jouissance.

On pourra donc constater les effets ravageants du discours capitaliste autant qu'on veut, ou lire ce que la philosophie a pu élaborer de très précieux sur la question de l'être, notamment chez Heidegger, ou comment l'anthropologie et la sociologie traitent la question de l'identité aujourd'hui, en aucun cas nous ne donnerons une réponse efficace si nous ne prenons pas en considération ce point fondamental, que l'être humain en tant qu'il parle est sujet du signifiant ; pour en tirer les conséquences de ce que la structure des lois de la parole et du langage implique, à savoir que d'être parlant fait qu'il a un corps de jouissance et un inconscient.

Lacan délimite le champ lacanien comme celui de la jouissance – à mettre en série avec celui du symptôme et de l'objet *a*. Lors de nos journées précédentes, en intitulant mon exposé : « Le sujet prend sa référence de l'objet *a* », j'avais commencé à poser les premiers jalons de ce qui permet de répondre à la question de l'identité pour la psychanalyse.

Il s'agit pour le psychanalyste non pas d'avoir une réponse à toutes les questions d'actualité mais plutôt de prouver comment, avec les outils conceptuels forgés par Freud et Lacan, il peut apporter sa pierre dans le débat politique, social, philosophique... et répondre à la question sur l'identité de telle manière qu'elle ait pour effet la sortie du discours capitaliste et un autre rapport à l'amour. Voilà en tout cas l'offre de J. Lacan, qui ajoute aussitôt que ça ne vaudra pas si ce n'est que pour quelques-uns. Je dois dire que cette petite phrase me tracasse régulièrement, car la psychanalyse est une pratique du un par un et du pas tout. D'où le paradoxe. Il est certain que le rêve de Jacques Lacan était de mettre la psychanalyse au chef de la politique et que nous sommes loin d'en prendre le chemin. Serait-ce une incitation à faire la passe dans une École qui fonctionnerait selon le principe de la physique quantique, c'est-à-dire de faire du continu avec du discontinu ?

Quand une psychanalyse s'engage, il n'est pas rare que, pendant les entretiens préliminaires, l'analysant décline son identité

usuelle (patronyme, titres, fonctions, profession, situation familiale...) et les symptômes dont il souffre, autre identité dont il aimerait bien se passer, celle-là, et qu'en tout cas il ne reconnaît pas comme étant de lui, qui lui fait énigme, à la fois étrangère et pourtant si familière. Il y a un hiatus entre ses identifications aliénantes mais constituantes et ce qui se singularise sous la forme du symptôme, effet de la prise du langage sur le corps.

Cependant, si l'analyse permet de saisir que les symptômes sont synonymes d'inconfort et d'inhibition, le plus souvent accompagnés d'angoisse, allant même quelques fois jusqu'à rendre la vie insupportable, non seulement il n'est pas facile de les abandonner, plus encore, que ferait-on sans eux ? « La nature a horreur du vide », disait Blaise Pascal.

Ces symptômes sont ce par quoi le sujet croit s'assurer de l'Autre ; mais en pariant sur l'Autre, ce qu'il rencontre, c'est son manque à être. Ces identifications aliénantes ne sont donc pas le fin mot du sujet ; plutôt l'index qu'il lui faudra changer de cap s'il veut obtenir la satisfaction attendue à la fin de l'analyse. À quoi répond l'acte par la coupure : offre de séparation.

Chaque cure est une sorte de chemin de croix, mais à l'envers : arrivé à genoux, croulant sous une identité prêt-à-porter qui lui va comme des guêtres à un lapin, il repartira debout dans un habit sur mesure et rien que pour lui, identique à lui-même. Mais pour cela, il lui faut payer le prix de ce que la différence absolue passe par cette perte sèche appelée castration.

Qu'à nul autre pareil, il n'est aucune représentation de l'Autre mais présentation. C'est là que je situerais la rupture avec la philosophie, car je crois que le « que suis-je ? » de la philosophie est toujours un que suis-je pour l'Autre. Descartes en est la parfaite illustration, car, dès lors qu'il pose son cogito : je pense donc je suis, le gouffre du doute – méthodique certes mais le doute quand même – s'empare de lui.

Les déshabillages successifs de l'identité du sujet dans la cure suivent à rebours un principe fondamental qui est que le discours de la science via le discours capitaliste ne tient son existence que de ce que le Un de l'identité y soit garanti ; en quoi il n'est pas différent du discours de la religion qui, lui, s'ordonne à partir du sens. Tous deux

procèdent d'un « il y a ». Or, le doute cartésien est bien là pour nous indiquer le contraire : il y a, oui mais quoi ? Ce qui revient à dire que le Un forclôt le sujet de l'inconscient. Ces remaniements vont donc du Un au moins-Un où « le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir », nous dit Lacan. Autrement dit, faire passer le manque comme *pathos* à la perte sèche, en le redoublant, c'est délier un sujet de ses identifications pour le nouer à l'objet qui cause son désir.

Le seul universel qui vaille pour la psychanalyse, c'est la structure, soit les lois de la parole et du langage et leurs effets de jouissance sur le corps.

Mais ce dont rend compte la formule : un Sa représente le sujet pour un autre Sa, c'est que dans l'espace différentiel entre S1 et S2, l'être du sujet « jamais ne saura se saisir ». Le \$ est le produit, ce qui chute entre deux signifiants.

Concernant l'identité corporelle, l'image est elle aussi toujours en mutation. L'identité de l'être du langage est donc un sujet divisé, toujours évanescant en raison de ce que sa base repose sur un Sa à jamais perdu, rond brûlé dont il porte la marque ineffaçable. Cette perte est le réel de l'inconscient, savoir inarticulable et cependant noué de telle sorte que le sujet divisé s'en trouve être l'effet.

Le sujet de l'inconscient est effet de coupure dans le corps, perte de jouissance, *a*. Comme le placenta dont le fœtus doit se séparer pour naître, cette *Bejahung*, affirmation dont Lacan nous dit qu'elle est « le procès primaire et primordial où le jugement attributif prend racine », sa perte inaugurale est un précédent nécessaire de l'énonciation inconsciente. Voilà ce qu'est pour la psychanalyse l'identité : une séparation de jouissance, telle cette livre de chair réclamée par l'usurier Shylock dans *Le marchand de Venise* en contrepartie d'une dette que son débiteur pense pouvoir s'exonérer, du fait de sa condition.

Pour conclure je dirais que le sujet désidentifié à la fin de l'analyse ne fait pas de lui un sujet errant. Tout au contraire, cela le leste, l'arrime plus encore à son symptôme, au singulier cette fois – rien à voir avec le pathos –, à ce que J. Lacan appelle aussi sinthome, vieille écriture du symptôme, contemporaine de l'injection du grec dans le français, qui est sa lettre de jouissance.

Cette nomination, distincte du patronyme qui n'est rien d'autre que d'être fils du Père, est un nom de nom, comme dans la Bible quand Dieu dit à Moïse : « Je suis ce que je suis », parole pleine par excellence.

C'est une pure nomination, une marque qui se soutient d'un trait de jouissance, que le sujet ne peut pas perdre mais dont il aura à se séparer. En quoi cela rejoint la phrase de J. Lacan dans un texte que le journal *Le Monde* lui avait commandé mais qui n'a jamais été publié, intitulé « Une réforme dans son trou » où il disait que « l'identité pure c'est l'objet *a* ».